

STANI NITKOWSKI

Perdu face à ces faces éperdues, ces torsos convulsés, ces membres tétanisés, ces mains crispées qui griffent fébrilement la page, la toile, le mur, de leurs longs ongles de fer, le regard se sent soudain bien seul.

Les mots l'ont laissé, la pensée lui manque.

Devant telle présence, l'esprit s'absente.

On se sent bête comme, au moment des condoléances. Celui qui doit annoncer un drame à la famille.

On ne trouve plus guère alors, en soi, d'idées ni de mots qui puissent venir au secours de cette brusque suffocation.

Seulement des émotions, des mouvements violents, des remous aussi puissants qu'intraduisibles.

Le silence seul semble convenir au choc et lui rendre justice.

*"Des mots, des mots, des mots .....*

*On ne sait plus ce que sont les mots. Je veux écrire sur ton cœur". (\*)*

Tout propos de critique d'art concernant l'œuvre de Stani Nitkowski apparaît à peu près aussi saugrenu, et presque obscène, que le serait le commentaire sportif d'un combat de gladiateurs, ou l'analyse de la ligne mélodique d'un rôle, si sibilant soit-il.

(Ce qui ne veut pas dire, évidemment, que des œuvres ne soient pas belles. Elles le sont, bien sûr, mais de manière à la fois mystérieuse et secondaire.)

Autant l'on conçoit bien que les interminables colonnes s'étalant à longueur de catalogues et revues puissent être nécessaires pour laborieusement justifier l'intérêt fondamental d'associer trois tubes de néon à un tas de briques, autant tout commentaire de cette œuvre de vérité criante fait aussitôt figure d'insulte à son évidence, d'attentat à son impudeur et à sa brutale indiscutabilité.

Plus encore à sa totale, radicale, farouche irréductibilité. Comme il est tentant, en effet, en présence de cet art et de cet artiste, de tresser des boucliers de phrases, d'explications, d'interprétations, pour les dresser contre leurs lancinants, harcelants assauts de hargne et de tendresse. On tonnait la technique: se bourrer vite de l'épaisse mie des gloses pour faire passer les grosses arêtes de l'art qui nous restent en travers de la gorge. Expliquer Dostoïevski par l'épilepsie, sortir pour se défendre l'oreille coupée de Van Gogh, l'oreille sourde de Goya, le pied-bot de Lautrec, la névrose d'un tel, la syphilis d'un autre. Ça rassure, ça exotise, ça exorcise.

Alors on dirait: Stani Nitkowski, myopathe. Son angoisse, paroxystique: typique des paralytiques, symptomatique, automatique.

Et toc! Etiqueté, le Stani, par le diagnostic de l'hippocratique critique.

*"Quand j'ai lu les articles me concernant, je me suis aperçu qu'ils ne me connaissent pas du tout: je suis un homme serein, libre et puis je n'ai peur de rien. C'est à dire que pour moi, la vie c'est la vie.*

*Mais eux, ils arrivent à des textes où ils disent en fin de compte: c'est l'écorché qui e du mal à vivre, qui est assis pour la vie, c'est l'immobile... et tout ça....*

*Bon, qu'est-ce que je dois leur répondre, moi?*

*Je vais pas leur dire que je suis heureux ou pas heureux. Ma vie, c'est ma vie. J'ai pas envie de raconter des conneries."*

On peut faire plus directement artistique, plus "Ecole du Louvre", traquer les influences, reconnaître le chromatisme acidulé de Grünewald, le trait tendu d'Egon Schiele, l'ivre acharnement (*stricto sensu*) de Soutine.

On pourrait donc parler d'expressionnisme... Ou encore, peut-être plus judicieusement, d'"art-brut". en se souvenant *que* Nitkowski a été "découvert" par Tatin, puis encouragé par Dubuffet, et surtout qu'il n'a jamais appris la peinture, du moins pas dans "les écoles".

*"Je pense à la particularité qu'on a appelée, un peu connement, je trouve, expressionnisme..."*

Donc encore des boîtes, d'autres cases, des étiquettes...

Encore vouloir à tout prix ranger ce qui dérange. Non, on ne s'en tirera pas ainsi !

L'approche de cette œuvre et la fréquentation de son auteur sont choses puissantes et précieuses, mais ne sont pas, ne peuvent pas être choses faciles. Si l'on veut l'éblouissement, il faudra aussi passer par le malaise, par le vertige.

Attention, art extrême!

Comme on parle de sports extrêmes.

Fortement déconseillé aux amateurs de sensations faibles.

---

L'homme.

44 ans.

Et de quelle vie ! Sacrement secouée, secouante.

44 années, dont beaucoup déjà arrachées aux plus optimistes pronostics des médocastres.

A neuf ans, on lui disait déjà qu'il avait en lui toutes les cellules d'un condamné à mort.

Ca vous fait un visage !

Gueule de gitan cloué sur son chemin.

Le sourire d'Artaud jouant Marat dans sa baignoire après la visite de Charlotte.

Le phrasé du même Artaud au Vieux-Colombier, avec la voix de Malraux partant mourir pour le Bangladesh.

Ajoutez à cela de longues boucles d'oreilles, huit petits points d'encre qu'il s'est tatoué lui-même, à la plume, au long de ses pommettes, (sans doute en une de ces nuits de non-retour dont il est déjà revenu si souvent), et qui accentuent encore l'acuité de leur saillie.

Et puis, souvent, un grand chapeau noir, probablement pour mieux jouer à Zorro, qui est arrivé, on le sait, mais dans quel état!

Le regard? Celui de quelqu'un qui a tellement d'heures de vol dans tous les autres cieus et brouillards, tous ceux du dedans, qu'on lui accorde immédiatement son permis d'atterrir sans visibilité dans l'univers visionnaire.

Son caractère, maintenant.

Il faudrait inventer, à son propos exclusif, un mot qui exprimerait la contradiction au carré, la crucifixion au cube, l'écartèlement en  $n$  dimensions.

Un turbulent mélange de l'humilité la plus sincère et du cabotinage le plus délirant. Une passion de vérité qui s'épanche ou s'anastomose en d'ébouriffantes tirades mytho maniaques.

Autant d'entretiens avec lui, autant de récits différents de sa vie. Tous vraiment vrais. On souhaite bien du plaisir aux insensés qui voudraient établir une biographie "scientifique" de l'artiste.

Même pour qui le connaît et l'aime depuis longtemps, chaque rencontre est

une épreuve. Sublime, mais épuisante. On ne joue plus.

Il n'est que questions, tissu nerveux de questions, et pas des petites, non, des questions rouges, comme le sang, comme le fer au feu, des questions qui ramènent aux vôtres et qui se résument en une seule, brûlante, incandescente, christique :

*"Et toi, qui dis-tu que je suis?"*

*"Moi, j'ai envie de savoir qui je suis à travers la création."*

Il y a quelques mois, dans cette même revue, Louis Pons écrivait :

Etre artiste, c'est crier dans la nuit, c'est dire "regardez-moi", ce n'est que ça.

Stani ne fait que ça.

Mieux, dès qu'il vous tient, il enfonce encore plus profond le harpon :

"M'aimes-tu?"

Et, pire encore, car c'est sur le champ qu'il faut répondre :

"Pourquoi m'aimes-tu?"

La dernière fois j'ai répondu, trop laconiquement: Pour ton intensité.

C'est à peu près ce que t'écrivait Corneille:

"J'ai rarement vu des dessins d'une telle densité. tracés d'une plume nerveuse et haletante,"

Il me faut maintenant, pour tenter d'explicitier un peu, aborder les rives déchiquetées, dangereuses, tempétueuses et naufrageuses de ton œuvre.

-----

J'appelle intense un art qui ne se contente pas de proposer, mais impose.

En ces temps insensés où les médias, et jusqu'au plus cliniquement froid de leurs *reality-shows*, s'emploient patiemment, quotidiennement, à "déréaliser" le monde, à tout réduire, du splendide à l'atroce, à l'épaisseur d'un théâtre d'ombres, d'une pub ou d'un clip, à l'heure où même un grand nombre de ceux qui se disent artistes surrenchérissent à coup de conceptuel ou même, bientôt, cela commence, de virtuel, sur cette immense, abominable, entreprise de fantomisation générale, cette œuvre est l'une des dernières à nous cogner le nez et le crâne sur le dernier mur encore et pour toujours solide, compact, irréductible, le dernier mystère: le corps.

Le corps. Cette "chose" bizarre, parfois agréable, le plus souvent insupportable, qui nous ramène et nous ramènera sans cesse à la même cruelle, enrageante, évidence, que nous ne sommes pas des anges, et que, s'il ne doit plus un jour ne demeurer qu'une seule réalité absolue, absolument certaine et fiable, ce sera celle de la mort.

Le corps.

L'avions-nous jamais vu, simplement pressenti, ce corps, le nôtre, autrement que normalisé, codifié par le code des autres, maintenu dans le garde-à-vous obligé, le multi quotidien "Présentez visage, présentez sourire, présentez assurance, maintien et belle prestance, présentez armes et bagages!" qu'impose cette revue de nous-mêmes qu'est toute confrontation sociale, fût-ce celle avec un miroir.

En deçà de cette armure, de cet uniforme et de ces masques, cette œuvre nous dénude jusqu'à l'écorché, et, insoucieuse de plaire, obsédée seulement de la peinture et des réalités qu'elle seule peut révéler, nous conduit jusqu'à tous nos autres corps, nos chairs paroxystiques, débraillées par le putsch de l'adrénaline, effondrés par les tsunamis de l'orgasme, de la torture, ou même par les lents, multiples, petits séismes de l'angoisse.

Ces dessins, ces toiles, ces griffonnages, ces poèmes atteignent la grandeur et la douleur de peindre le point nodal de l'homme: sa chute.

Icare, obsession de cette œuvre, saisi au moment où il s'enivre tout à la fois de tomber et d'avoir approché la brûlante lumière.

La chute des corps. L'éternelle histoire de la gravité. Mais ici ce n'est plus la pomme qui choit sur la tête d'un homme, c'est l'homme qui tombe, interminablement, et jusqu'à l'infini.

*"On cherche, et puis on doit trouver.*

*Et trouver c'est quoi, c'est chercher quelque chose."*

Comment mieux rendre grâce à la Grâce qu'en s'appesantissant sur la pesanteur?

---

Gérard Barrière 26 mai 1993

(\*) Les passages en italique sont extraits d'un entretien avec S.N. réalisé le 7 mai 1993, chez lui à Angers.